



## La Cosmanthropie, un aspect du transformisme cosmique chez l'homme dans la science-fiction

Jean-Pierre Laigle<sup>1</sup>

### Précurseurs et fondateurs

Nos astronomes se sont toujours interrogés sur la possibilité que d'autres mondes soient habités. D'habitude, ils basent leurs suppositions sur les faits que la vie, telle que nous la connaissons, ne peut exister quand la température tombe au-dessous d'un certain degré ou s'élève au-dessus d'un certain point. N'ayant rien sur quoi baser leurs théories, à part ce que nous connaissons de la vie animale terrienne, ils ne peuvent concevoir que, après tout, la vie soit possible à la température du zéro absolu ou même à une température supérieure à celle de l'eau bouillante. Naturellement, des êtres qui pourraient exister dans de telles conditions ne seraient pas constitués de la même manière que nous; mais cela n'exclue pas la possibilité qu'existent de tels êtres même à cette minute précise...

Ainsi est introduite – par Hugo Gernsback? – la première nouvelle de l'États-unien Raymond Z(inke) Gallun (1911-94). *The Space-Dwellers* (*Les Habitants de l'Espace*, 1929) s'ouvre sur la visite à un savant d'un extra-terrestre humanoïde descendu d'une prétendue comète. Il lui raconte l'histoire de sa race. Native d'une planète agonisante d'Antarès, celle-ci s'est modifiée en empruntant à la biologie de créatures habitant une de ses lunes un élément dont la radio-activité alimente leurs organismes, les rendant immortelles et aptes à vivre dans le vide. Nantie des mêmes avantages, elle a déjoué l'extinction et parcourt l'univers sur ses satellites auto-propulsés. Enthousiaste, le Terrien suit son visiteur pour bénéficier de ce traitement.

Cette audacieuse mais médiocre nouvelle ne concerne pas que l'adaptation artificielle d'un Terrien au vide. Pour rassurer le lecteur, le traitement n'empêche pas les extra-terrestres de rester très proches de

<sup>1</sup> Escritor francês, autor de diversos livros, dentre eles *Encontro com o destino*, publicado pela editora Devir (2012). E-mail para contato: erelis\_gon@yahoo.fr

l'humanité, contrairement aux créatures dont ils se sont inspirés. L'auteur décrira aussi dans *A Beast of the Void* (tr. *La Bête du Vide*, 1936) un animal vivant dans l'espace qu'un audacieux harnache pour l'explorer. Le Français Marius Monnier l'avait précédé dans ce thème proche avec *La Planète Artificielle* (1909), qui présente d'autres spécimens pittoresques de la faune extra-planétaire. Ici, R.Z. Gallun inaugure, si peu que ce soit, la notion que la vraie destinée de l'Homme réside non sur mais entre les planètes.

*Coming Home* (tr. *L'Homme qui savait*, 1953), seul récit de SF connu de l'obscur auteur états-unien John R. Marshall, propose en revanche un aspect repoussant de l'influence naturelle du vide spatial sur l'homme. Cette nouvelle brève, sommaire et médiocre, conte la mésaventure du pilote d'une fusée au large de la Terre. Une première s'est perdue dans l'espace. La deuxième a naufragé et n'ont été retrouvés que les restes de trois êtres presque informes et transparents, pourvus de tentacules. C'est aussi ce que devient l'astronaute du troisième astronef. Incapable de parler et d'écrire avec son nouveau corps pour prévenir l'humanité du destin qui l'attend hors de l'enveloppe protectrice de l'atmosphère, il choisit aussi de s'écraser.

Onze mois après paraissait *Axolotl* (tr. *L'Axolotl*, 1953) dont il semble être la riposte. Là où J.R. Marshall se contente d'exposer une idée saisissante mais pessimiste, son compatriote Robert Abernathy (1924-90), auteur oublié d'un roman et de 37 nouvelles de 1942 à 1956, la creuse et la retourne complètement. Il compare l'humanité actuelle à l'axolotl, batracien méso-américain assez laid, proche des premiers invertébrés à avoir quitté l'eau. C'est là qu'il naît, vit et se reproduit. Mais il lui arrive de s'aventurer sur le rivage. Il se métamorphose alors en la magnifique salamandre tigrée, véritable adulte de l'espèce. Pour l'auteur, la Terre est le milieu où croupit l'homo sapiens et l'espace sidéral celui qui lui permet de s'épanouir.

S'il a lu la nouvelle de son confrère, R. Abernathy, dont le reste de l'œuvre témoigne parfois d'une réflexion poussée, s'est dit que le pilote (ainsi que l'auteur) aurait dû avoir plus de jugeote: il ne se serait pas suicidé et cette mutation lui serait même apparue comme une bénédiction. Surmontant l'horreur de son apparente monstruosité et réalisant les limites biologiques de l'humanité, il aurait pu exploiter les potentialités de sa nouvelle forme. De fait – référence directe à *Coming Home?* – *Axolotl* évoque d'abord les inquiétudes du premier astronaute désigné et de sa fiancée qui le presse de renoncer: les rayons cosmiques ont affecté la descendance de certains animaux qui l'ont précédé. Mais l'attrait de l'aventure l'emporte.

L'astronaute doit accomplir deux tours d'orbite en quatre heures. Son but atteint, il semble saisi de démence: il brise ses appareils et, suffoquant, décide d'en finir en ouvrant la porte de la fusée. À son réveil, il s'aperçoit que non seulement il évolue sans gêne dans le vide mais qu'il a muté au physique comme au mental, acquérant une conscience élargie du milieu interstellaire et de la place qu'il y occupe. Il est devenu un être supérieur, même si sa physiologie s'altère. Il capte les pensées émises par l'humanité

terrestre. Grâce à ses nouveaux pouvoirs, il fabrique un appareil pour communiquer avec ses amis. Il leur indique comment construire des moteurs plus performants pour qu'ils le rejoignent et partagent son expérience.

« ... le but n'est pas ce que nous pensions, » leur dit-il, « pas la conquête de l'espace en tant que voie vers les planètes. Le but est la conquête de l'espace en tant que tel. L'espace n'est ni vide, ni désolé; il est inondé d'énergie, de la poussière des soleils morts et d'éléments inorganisés de la matière nouvelle. Les planètes sont des îles froides, sombres, agonisantes dans un océan bouillonnant qui peut fourmiller de vie. L'espace attend!... »

« J'ai grandi, ma chérie, » dit-il à sa fiancée. « tout comme toi si tu me suis. Pendant longtemps, les biologistes nous ont raconté que l'homme n'était qu'un atavisme fœtal, une sorte d'embryon qui vieillit sans jamais vraiment devenir adulte. À présent j'ai découvert pourquoi: les conditions de maturité, la destinée pour laquelle nous avons été créés, n'existent pas sur la Terre...»

« Mais tel que je suis maintenant, je risquerais d'être étouffé par l'atmosphère trop épaisse de la Terre, ou peut-être qu'à ma vue les hommes me tailleraient en pièces, comme une chose non humaine. Peut-être que toi-même te rétracterais d'horreur. »

« ... Ne t'inquiète pas de la façon dont nous nous retrouverons... » conclue-t-il. « Quand tu seras là, quand tu auras grandi, toi aussi, tu comprendras. Nous nous rencontrerons par-delà la Lune et toutes les étoiles de l'univers nous entoureront. Nos enfants auront des soleils pour jouets... »

Tels sont les passages parmi les plus lyriques, repris par d'autres, de cette nouvelle qui dépasse la simple apologie de la conquête de l'espace. Elle tente d'en donner une justification transcendante. C'est aussi un texte littéraire, inspiré et puissamment évocateur. La poésie s'y mêle à une mégalomanie qui n'est peut-être que du mysticisme. Il renferme presque tous les éléments propres au sous-thème et les exalte de façon particulièrement brillante, même si la vraisemblance scientifique y est quelque peu malmenée, théoriquement en contradiction avec les canons de la SF. *Axolotl* date d'avant l'envoi du premier astronaute, Youri Gagarine, dans l'espace en 1961, mais cela rend-il caduc son message?

R. Abernathy avait déjà écrit la nouvelle *Strange Exodus* (*L'Étrange Exode*, 1950), proche de *Kamacmpođa* (*La Catastrophe*, 1922), roman du Russe N. Tassine où de titanesques baleines cosmiques dévastent la Terre. Ici, ce sont de paisibles herbivores qui se contentent, non sans dégâts, de brouter les forêts. Mais l'un d'eux emporte sans le savoir dans sa panse des humains qu'il nourrira et disséminera. Cette adaptation du mythe de Jonas exploite les idées que le vide est le siège d'une vie dont les planètes sont les pâturages mais aussi que l'humanité est destinée à les ensemençer. Dans *Axolotl* est dépassé le stade de la dépendance planétaire et entamée une évolution opposée. Appelons-la cosmanthropie.

## Développements suivants

Le développement suivant de la cosmanthropie est aussi le plus décevant avec *Kemlo and the Crazy Planet* (*Kemlo et la Planète Dingue*, 1954) d'E.C. Eliott, pseudonyme du Britannique Reginald Alec Martin (1900-71). Ce roman pour la jeunesse entame une série de quinze achevée en 1963. Son héros est le sympathique Kemlo. Comme tous les enfants nés dans une station spatiale, il n'a pas besoin de scaphandre pour vivre dans l'espace. Des quartiers spéciaux leur sont d'ailleurs réservés. C'est une faculté bien pratique dans les multiples aventures qui l'attendent, mais l'auteur, peu explicite et insouciant de son invraisemblance, n'y fait appel qu'en tant qu'artifice purement littéraire pour pimenter ses space operas.

Autre déception, *La Galaxie Rouge* (1958), nouvelle simpliste et grinçante signée Alexis Alexandrov par le Français Michel Bénâtre. Celui-ci tente un pastiche malveillant de la SF soviétique tout en abrégeant *The Seedling Stars* (tr. *Semailles Humaines*, 1952-57) de James Blish, vaste panorama de l'expansion humaine dans la Galaxie. Dans une cité scientifique sibérienne s'organise son peuplement avec des humains génétiquement modifiés selon les milieux planétaires. Y sont décrits trop brièvement les succès et les échecs. Un dépassement est l'adaptation d'un homme au vide sidéral (sans lui demander son avis). Trop puissant et devenu fou, il démolit son astronef et tue l'équipage. Mais les savants ne se découragent pas pour si peu...

Face à une nouvelle intellectuelle comme *Axolotl*, *Le Temps des Poussins* (1960) est un roman populaire. Le Français Jean-Michel Sorel, qui signe Ex-Agent SR27, a dû en lire la traduction de 1954 et en vulgarise le message. Auteur d'environ 200 livres en tous genres sous divers pseudonymes, il célèbre ici les astronautes. Appelés Poussins, ils sont censés représenter l'élite du Monde Libre: 8 États-uniens, 3 Français, 2 Britanniques, 1 Ouest-allemand et 1 Israélien, dont 2 noirs, 1 créole mâtiné de Séminole et 1 eurasiennne; en tout 5 femmes et 10 hommes, mais aucun communiste. Le projet Earthie, supervisé par le Pentagone, consiste à faire orbiter leur cinq fusées pendant trois mois pour exécuter diverses missions techniques.

La moitié du roman conte l'entraînement des Poussins et le développement de leur esprit de corps. En orbite, les épreuves achèvent de les unir. Un moteur ionique émet des radiations. Renvoyée sur la Terre, la fusée est abattue avec son équipage par crainte d'une contamination (!). Les survivants ont conscience d'être traités comme des cobayes à sacrifier. Ils refusent de détruire des satellites russes et toute action contredisant les droits de l'homme. Une pluie de météorites endommage un second vaisseau, mais ses occupants ne meurent pas: passé le choc, ils découvrent à leur réveil qu'ils ont muté: ils n'ont plus besoin de respirer, deviennent télépathes, en attendant d'autres facultés. Ils préfigurent le futur état de l'humanité.

Cette conclusion assez bâclée est assortie d'une théorie intéressante: à l'origine, les particules ionisées saturant l'espace y suscitèrent des formes de vie élémentaires qui se répandirent et, tombées sur

les planètes, s'adaptèrent à leurs conditions. Dans le vide, leurs descendants humains retrouvent leur milieu originel et redeviennent aptes à le coloniser. Ainsi les Poussins, opposés à l'humanité par leur refus des divisions idéologiques, économiques et culturelles (c'était l'époque de la Guerre Froide), le sont à présent par la physiologie. Ils l'empêcheront de se suicider et lui montreront la voie: l'homo spatialis remplacera l'homo sapiens. Un roman assez simpliste dans sa formulation et dans son imagerie astronautique mais sympathique.

Plus sophistiqué, *The Silkie* (tr. *Le Silkie*, 1969), roman composé de trois nouvelles et d'un prologue inédit, inaugure la faible période finale du Canado-États-unien A.E. van Vogt (1912-2000). À une époque où règne l'entente entre l'humanité et divers mutants, Cemp le Silkie multiplie ses pouvoirs au contact d'extra-terrestres. Son espèce subit un cycle: humain, aquatique, spatial. Elle passe à volonté de l'un à l'autre, mais la transition la rend vulnérable et, étant masculine, se reproduit avec des femmes normales. Elle possède 184 sens et communique instantanément par télépathie. Dans l'espace, son corps oblong secrète une chitine anti-radiation; son énergie interne lui permet d'accélérer jusqu'à 50 g, de décoller et d'atterrir.

Dans *The Silkie* (tr. *Le Silkie*, 1964), Cemp aborde un astronef géant, proie d'un extra-terrestre libidineux qu'il tue. Dans *Silkies in Space* (tr. *Silkies dans l'Espace*, 1966), c'est un astéroïde peuplé de Silkies des deux sexes sous la coupe du Glis, entité sadique qui collectionne les mondes en miniature. Elle réduit la Terre à trente mètres de diamètre et l'emporte. Ayant deviné ses failles, Cemp l'oblige à libérer les 1823 planètes et à créer une étoile géante pour elles. Dans *Enemy of the Silkies* (*L'Ennemi des Silkies*, 1967), il affronte les immortels Nijjas, adopte leur forme pyramidale, assiste à la fin de l'univers et à la naissance d'un nouveau conforme à ses désirs, apogée spectaculaire mais discutable d'une laborieuse série.

Manquant de souffle et décousues, ces nouvelles se lisent mieux séparées qu'en tant que roman. Leurs multiples revirements et altérations de contexte entament la cohérence. Les histoires de surhommes sont pourtant une des spécialités de l'auteur. Ses mutants sont des créatures amphibies aux exploits et aux motivations qui ne sont plus sous-tendus par ces élucubrations alambiquées mais souvent distrayantes caractérisant sa période précédente. Leur adaptation au vide, pourtant spectaculaire, ne semble pas l'intéresser en tant que potentialité transcendante, personnelle ou collective. Les Silkies ne s'inscrivent pas dans un schéma d'évolution mais dans un fonctionnariat au service de l'humanité. Banalisation de la cosmanthropie!

*La Canción del Infinito* (*La Chanson de l'Infini*, 1967) est moins audacieux mais plus subtil. Cette nouvelle de l'Espagnol Domingo Santos, pseudonyme de Pedro Domingo Mutiño, décrit les divagations d'un astronaute à qui ne restent que peu d'heures d'oxygène. Il est la proie de ses souvenirs terrestres et de la chanson de l'infini, sorte de murmure insistant émis par les étoiles. Il croit comprendre que l'homme est un infirme sur sa planète et que son destin est l'infini. Mais pour cela, il doit subir une épreuve

purificatrice, seul avec soi dans l'espace. Folie cosmique? Des siècles après, son scaphandre est retrouvé intact et vide. Conclusion ambiguë d'une évocation poétique et philosophique. La portée en est plutôt métaphorique.

C'est le contraire dans *Am Rande des Nebelstroms* (tr. *Au Bord du Fleuve de Brume*, 1980), nouvelle de l'Autrichien Herbert W. Franke. Celle-ci adopte la forme d'un recueil de fragments de rapports de deux expérimentateurs précédés, entrecoupés et suivis des commentaires d'un compilateur anonyme, d'où l'absence de lyrisme. L'auteur étant un scientifique, il tend à privilégier dans son œuvre une narration assez sèche. Le théâtre du drame est une station d'observation au large d'un nuage cosmique composé de molécules pré-biotiques et parcouru de décharges énergétiques. Sa première occupante chargée de l'étudier a disparu, ne laissant derrière soi que sa peau, en parfait état avec ses ongles et ses cheveux.

Son remplaçant reprend ses travaux et constate que les échantillons de micro-organismes soumis aux conditions extérieures mutent au point de résister au vide. Il en déduit que débute dans tout organisme humain en apesanteur un processus aboutissant à une transformation intégrale dont les premiers signes, en particulier la décalcification, constatés chez les premiers astronautes, étaient à tort considérés comme une dégénérescence. Ainsi accepte-t-il cette évolution et, tel un papillon quittant sa chrysalide, se prépare-t-il à rejoindre sa collègue dans le nuage. Malgré sa rigueur, cette nouvelle se veut non une démonstration mais l'exposé d'une hypothèse fascinante. Elle aurait sans doute gagné à être développée.

Ceci vaut aussi pour *Vingt Sommes* (1981), nouvelle pourtant longue de Michel Martin, pseudonyme commun aux Québécois Jean Dion et Guy Sirois. Celle-ci se déroule en effet dans un cadre insuffisamment exploité, l'Arbre, vaisseau végétal qui transporte d'une étoile à l'autre une humanité qu'il nourrit, abreuve et oxygène sous son écorce protectrice. Au fil des siècles, toutefois, l'évolution a adapté les occupants à ces conditions; ils ont même développé des organes pour supporter un certain temps le vide spatial et, si le voyage continuait indéfiniment, ils pourraient y vivre. Car, comme dans nombre d'histoires d'arches stellaires, l'aliénation, la tradition et les moyens du bord ont remplacé la technologie élaborée de leurs ancêtres.

Un conflit séculaire secoue l'Arbre. Chaque fois qu'il approche d'une étoile, les uns veulent repartir, les autres le mettre en orbite, qu'elle ait ou des planètes (sur lesquelles ils n'ont d'ailleurs aucun moyen d'atterrir). Il faut pour cela soit déployer la voile conçue pour capter le vent solaire qui le propulse, soit la démanteler. L'une ou l'autre opération ne peut se faire qu'à partir de la salle des commandes, seule partie métallique du vaisseau. La nouvelle raconte les batailles pour la conquérir et interrompre le voyage, le parcours de branche en branche et dans les entrailles creuses et suintantes de sève, vers un destin dont même les plus instruits n'ont qu'une vague idée. Une odyssée évocatrice mais qui aurait mérité un roman.

## **Derniers développements**

Ce n'est pas un roman mais une trilogie que propose le Brésilien Jorge Luiz Calife sous le titre du premier tome, *Padrões de Contato (Modèles de Contact, 1985-91)*. Elle retrace l'évolution de l'humanité du XXV<sup>ème</sup> au XXXI<sup>ème</sup> siècle dans une Voie Lactée supervisée par la Triade, entité cristalline dont trois femmes sont les extensions immortelles. Un des épisodes se passe dans les parages de Jupiter et de ses lunes. L'héroïne en est Nádia, humaine modifiée pour vivre en plein vide, mais aussi dans les hautes couches de l'atmosphère jovienne où flotte un gigantesque ballon habité que ses capacités sauvent du naufrage. L'auteur en donne un portrait flatteur, extension peut-être dévoyée de son enthousiasme scientifique:

« La jeune fille était une statue platinée flottant dans l'espace. Son corps svelte et hâlé, aux longues jambes de danseuse, ses seins menus et coniques, ses cheveux longs et son visage aux traits délicats et aux yeux dépourvus d'iris, tout ceci paraissait fondu dans un métal fluide, œuvre d'un artiste qui avait réussi à introduire l'étincelle de la vie dans sa création. Pourtant Nádia était une fille en chair et en os sous sa peau symbiotique, couche de cryptogame synthétique qui lui permettait de flotter nue dans l'espace, la protégeant des extrêmes de la température, du vide et des radiations et lui procurant aussi de l'alimentation. »

« ... La peau de la fille métallique n'avait pas de pores et ne présentait non plus de signes d'organes génitaux. Son pubis était un triangle métallique sans poils ou une quelconque ouverture apparente... »

« – Ma fille, par exemple, est suffisamment humaine, tout en étant le prototype de cette nouvelle race. Nádia peut vivre des jours dans le vide et ses descendants feront de l'espace leur demeure. Ils auront un système biologique en circuit fermé comme Nádia et pourront se nourrir de la lumière du Soleil grâce aux cellules photosynthétiques de leurs symbiotes. Par les voiles solaires, extension de leurs bras et de leurs jambes, ils sauteront d'étoile en étoile, mus par la pression des rayonnements, se reproduisant dans le vide et faisant de l'Univers leur nouveau foyer. »

Et:

« ... Une créature argentée et iridescente, descendante de femmes qui, des siècles auparavant, avaient échangé la condition humaine pour la liberté introspective du vide interstellaire. Les yeux de Tili, dépourvus d'iris, semblaient recouverts de mercure liquide. Des yeux capables de fixer un soleil géant sans en être affecté. Ses voiles solaires, repliées, avaient l'air de gaze ou d'ailes d'une gracieuse libellule, s'enroulant par couches sur les bras et les jambes. Les semblables de Tili menaient une vie étrangère, très étrangère, flottant au gré des vents stellaires comme de la progéniture des abîmes, des enfants de l'infini.

Les systèmes symbiotiques associés à leurs corps se chargeaient de les nourrir et d'absorber leurs déchets, les protégeant dans les milieux hostiles. Fusion de l'animal et du végétal, leurs esprits s'étaient tournés vers l'intérieur, s'étant ouverts à des dimensions et des états de perception inconnus de la majorité des êtres humains... »

Tirée de *Horizonte de Eventos (Horizons d'Événements, 1986)*, le tome suivant, l'envolée lyrique

des deux derniers paragraphes décrit un personnage au rôle négligeable mais représentant l'étape suivante de cette évolution. Cette description est intéressante à confronter avec une autre, plus nuancée et plus réaliste, mais trahissant la même fascination pour la féminité surhumaine. Elle provient d'une nouvelle de l'États-unienne Linda Nagata, *In the Tide* (tr. *Les Marées de Saturne*, 1989). Celle-ci fait partie d'une série où, comme J.L. Calife, l'auteur explore les bouleversements imprimés par la technique, en particulier le génie génétique et la nano-technologie, à la société humaine, mais de façon plus inquiétante:

« ... une fois encore je ne ressentis qu'admiration pour ses concepteurs. Assurément, ils avaient été des esthètes. Leur minutie se manifestait dans le moindre aspect d'Indigo, depuis ses seins menus, discrets, aux mamelons dressés, apparents sous la contrainte d'une couche de peau renforcée, jusqu'à ses mains arachnéennes aux doigts si étirés qu'ils auraient dû s'emmêler, sans y réussir; jusqu'à ses pieds, deux fois plus longs que l'autorisait la nature, pourvus de doigts opposables qui pouvaient s'agripper fermement à n'importe quelle prise – et pourtant jamais maladroits. Leur longueur lui donnait une démarche ample et chaloupée qui accentuait sa féminité. Quant à ses capacités sexuelles, tout ce que j'avais, c'était l'avis de Dahlia selon qui elle demeurait humaine, quoique stérile. Un organe subsidiaire (à peine visible, car lui aussi se perdait dans la peau renforcée) protégeait du vide ses parties vulnérables tout en dissimulant pudiquement à mes yeux l'indice de sa nature intime... »

Aron, déserteur de la police spatiale, et Indigo, en rupture de contrat avec la firme qui a conçu son espèce pour le travail dans le vide, sont réfugiés dans une station orbitant autour de Saturne. Or, la SunBelt réclame son investissement et entend recouvrer la dette accumulée chez ses employeurs illégaux. Tous deux lui proposent en compensation de lui rendre un de ses vaisseaux chargés de moissonner les astéroïdes des anneaux saturniens et abandonnés après avoir été infectés par des molécules nano-technologiques. C'est le récit mouvementé de leur tentative de récupérer l'épave mais aussi l'aboutissement d'une histoire d'amour devant laquelle le lecteur peut rester sceptique, vu le gouffre génétique les séparant.

Cette promotion d'un amour interracial problématique annonce *The Bohr Maker* (*Le Faiseur de Bohr*, 1995), roman où l'auteur conte l'histoire d'un autre ouvrier du vide. Mais c'est dans la nouvelle qu'est mis l'accent sur l'utilitarisme présidant à leur création. Cet aspect est explicite dans *La Galaxie Rouge* où l'auteur envisage sinon avec cynisme du moins avec désapprobation l'homme adapté comme instrument à sacrifier à la cause de la conquête communiste de l'espace. Il est idéalisé dans *The Space-Dwellers* et surtout dans *Padrões de Contato* qui en néglige les conséquences humaines et sociales. De son côté, L. Nagata intègre la dimension économique et même ultra-libérale à son propos.

Nikko Jiang-Tibayan est né d'une manipulation génétique grâce à la dérogation que son père, Fox, a obtenue par corruption. Car la loi ne l'admet en principe qu'en vue de corriger les inconvénients de l'âge et des maladies physiques et mentales. Le Commonwealth, maître de la Terre et des cités spatiales, y veille et ne tolère aucune technologie supérieure à la sienne, surtout dans le domaine moléculaire. Nikko

souhaite sa suppression. Il est historien mais surtout le gigolo de Kirstin, directrice de la police, malgré le préjugé social qui classe leur liaison dans la bestialité, tant domine le refus d'admettre qu'il constitue, pense-t-il, la forme future de l'humanité. L'autrice décrit ainsi une sortie spatiale de son personnage:

*« ... Le tissu souple de l'organe respiratoire fusionna avec les papilles de son nez et de sa bouche et se referma jusqu'aux oreilles. Une bouffée d'origine chimique modérément euphorique suivit la fermeture, atténuant en lui le réflexe d'étouffement que la manipulation de Fox n'avait pu totalement éliminer. Un moment plus tard, un agréable afflux d'oxygène arriva de l'organe accessoire dans son système respiratoire. Il respira avec reconnaissance. L'oxygène était extrait du dioxyde de carbone résiduel de son sang et de sa respiration grâce à un processus alimenté par son propre métabolisme. En théorie, le système pouvait fonctionner indéfiniment, lui permettant de vivre des semaines dans le vide, sans relâche... »*

Infecté par un germe moléculaire, Nikko n'a plus que quelques semaines à vivre et sa maîtresse refuse de l'aider. La police du Commonwealth le recherche et l'arrête. Il meurt, mais sa personnalité est numérisée et il ressuscite dans un corps cloné. Le reste du roman consiste surtout en ses tribulations et celles d'autres personnages sur une Terre abîmée par l'homme et dans une société complexifiée par l'extension de la nano-technologie, aspect qui sous-tend la production initiale de l'autrice, étoffée par la suite. Si sa fresque est brillante, elle n'a qu'effleuré les aspects humains et sociaux d'un sous-prolétariat créé en vue d'une niche spécialisée puisque Nikko est un intellectuel qui ne la remplit pas, contrairement à Indigo.

Ce sont ces aspects-là qu'à choisi de traiter le Français Laurent Genefort dans *Les Peaux-Épaisses* (1992), roman d'une série de space operas qui a pour cadre une société impitoyable et haute en couleurs où s'entrechoquent grandes firmes, organisations criminelles ou politiques et sectes d'envergure interstellaire. Ouvriers spatiaux particulièrement coriaces, les Peaux-Épaisses y sont à présent considérés comme des animaux, sauf en de rares lieux. La peau qui les protège du vide est très recherchée et fait l'objet d'un lucratif commerce. Ils sont en voie d'extinction et leur population n'atteint pas trois millions. Ils vivent en clans d'environ cinquante personnes où l'individu est subordonné à la collectivité.

Mais un de leur clans, les Nomaral, est pourchassé pour avoir été témoin d'une catastrophe ayant entraîné la mort de trente millions de colons par une société agro-alimentaire interstellaire qui en est tenue responsable. Comme le héros de L. Nagata, celui de L. Genefort, Lark, ne partage pas le labeur de ses congénères. Remodelé en être humain normal, il travaille comme mercenaire. Mais il reste attaché au clan des Nomaral qui l'appelle au secours. Entraînant un ethnologue marginal dont c'est le sujet d'étude, il rejoint ses survivants dans les profondeurs du Creuset, un astéroïde renfermant les machines génétiques où ils ont été conçus, accouchés et élevés. Lark leur apprend à se débarrasser des tueurs chargés de les éliminer.

*Les Peaux-Épaisses* est le récit le plus complet sur ce sous-prolétariat créé pour le sale boulot

d'une conquête de l'espace que des générations d'auteurs de SF nous avaient habitués non sans inconscience et naïveté à considérer comme une glorieuse épopée en soi. Est-ce pour autant le plus réaliste? L'ethnologue s'y amourache d'une Peau-Épaisse. Celle-ci reste donc humaine, même si l'espèce s'est assez différenciée de sa souche originelle. Elle est en effet incapable de se reproduire naturellement et possède deux cœurs qui pompent un sang transparent. C'est pourtant plus qu'un banal space opera dans la mesure où il est plus polémique et social que la nouvelle de L. Nagata. Et cet aspect est amplifié et durci dans la version augmentée de 1998.

## **Homo in excelsis?**

La cosmanthropie est une branche du thème du transformisme cosmique, représenté en particulier par *Last and First Men* (tr. *Les Premiers et les Derniers*, 1930) d'Olaf Stapledon. Dans cette immense fresque philosophique du devenir humain dans le Système Solaire, partant du principe que l'homme est un produit du milieu terrestre, l'auteur suppose que les autres planètes prendront le relais et que, si besoin est, il faudra l'adapter artificiellement à leurs conditions. C'est ce dernier aspect qu'illustrera brillamment James Blish dans son recueil *The Seedling Stars* (tr. *Semilles Humaines*, 1952-57), épopée de la colonisation génétique de la Galaxie. C'est aussi celui qui l'a emporté dans le présent sous-thème.

L'adaptation naturelle au vide spatial n'a en effet plus guère de partisans. H.W. Franke a pourtant tenté de la justifier scientifiquement, pari difficile après 1961. M. Martin en fait la conséquence logique (?) d'une longue traversée interstellaire. D. Santos est plutôt métaphorique. Avant cette date, E.C. Eliott ne cherchait pas la vraisemblance mais un prétexte commode pour permettre à son super-héros des exploits mirobolants. Avec brio et lyrisme, R. Abernathy a sacrifié au concept que son piètre imitateur, l'ex-Agent SR-27, appellera homo spatialis. Quant à J.R. Marshall, si vague son propos soit-il, il contredit ses successeurs par son pessimisme et sa négation d'un futur cosmique pour l'humanité.

A.E. van Vogt ne s'intéresse pas à la problématique: ses Silkies sont des mutants parmi d'autres dont il n'explique pas l'apparition et dont le cycle se trouve comporter une forme spatiale. Plus avant dans l'indéterminé, les super-héros états-uniens se passent allègrement de scaphandres, leurs créateurs faisant appel à l'équivalent de la licence poétique. Ce n'est qu'un de leurs pouvoirs quasi-divins. Érudant toute explication, ils n'ont pas leur place ici. En comparaison, les précédents sont des chefs d'œuvre de rationalité. Quant à A. Alexandrov, J.L. Calife, L. Nagata et L. Genefort, ils ne font qu'extrapoler sur le génie génétique. Seul R.Z. Gallun mérite véritablement le qualificatif de précurseur.

Pour le commun des mortels, l'idée que l'humanité puisse un jour peupler au sens propre le vide spatial est difficile à admettre car celui-ci symbolise le comble de l'incommensurable et de l'inhospitalier. Pourtant, dans son outrance, elle reflète une époque où la conquête de l'espace apparaît déjà comme une

entreprise trop importante pour se réduire à une simple colonisation: elle éloigne trop l'humanité de son berceau originel et marque un tournant crucial de son évolution, à la fois génétique et psychique. Elle ne peut s'en sortir intacte et s'en relève divinisée ou humiliée. La cosmanthropie n'est que cette notion poussée jusqu'à ses conséquences extrêmes par des esprits particulièrement ouverts ou débridés.

La référence scientifique cache mal les symboles, les allégories, la poésie, voire la mystique. Le cosmanthrope évoque un ange cosmique, parfois déchu, dans un cosmos équivalant au paradis, ou bien à l'enfer. La cosmanthropogenèse est l'aboutissement, positif ou non, d'une mort en tant qu'épreuve initiatique ou purification. Les idées de renoncement, de transsubstantiation, de sacrifice intégral sont souvent explicites et puissantes (pantropie, c'est-à-dire mutation totale, l'appelle J. Blish dans *The Seedling Stars* tout en la limitant aux planètes). Car l'homme ne doit-il pas s'immoler au surhomme pour recueillir le prix de son évolution extra-terrestre? À moins qu'il échoue à se mettre sur la longueur d'onde de l'univers...

Dans ces conditions, l'homme à proprement parler est-il destiné à conquérir le vide ou simplement l'espace? Non, s'il doit sacrifier son humanité à son successeur. En ce sens, les auteurs qui choisissent de conserver sa forme originelle (R.Z. Gallun, E.C. Eliott, et l'ex-agent SR27) manquent de réalisme vu la magnitude de l'adaptation envisagée. A. Alexandrov, M. Martin, J.L. Calife et L. Genefort édulcorent un peu moins le concept. D. Santos et H.W. Franke éludent cet aspect physiologique. Seuls R. Abernathy et L. Nagata l'assument pleinement. A.E. van Vogt triche en le rendant transitoire et réversible. La répulsion de J.R. Marshall peut se comprendre, qui l'assimile sans concession à une monstruosité.

Mais la physiologie humaine et la psyché qu'elle implique sont-elles une valeur absolue ou du moins suffisamment digne d'être préservée? L'apothéose cosmique, l'accession au nouvel état (de grâce?) en valent-il la peine ou sont-ils une illusion, un prétexte pour un accaparement de l'univers, peut-être au profit de l'ultra-libéralisme? La fable naturaliste de l'axolotl et de la salamandre tigrée ou du moins l'analogie avec le cycle vital des lépidoptères, entamé par une larve, poursuivi par une chrysalide et aboutissant à un magnifique papillon, sous-tendent nombre de ces récits. Mais si un monstre surgissait? Ou si c'était l'homme le monstre, l'atavisme, le dépassé? Voilà à quoi nous invite à réfléchir le sous-thème de la cosmanthropie.

15/01–26/01/2012

17/05 – 24/05/2012

## **Bibliographique thématique**

1 / RAYMOND Z. GALLUN : THE SPACE-DWELLERS (USA)

1 – Science Wonder Stories, novembre 1929.

2 – Startling Stories, automne 1943.

2 / JOHN R. MARSHALL : COMING HOME (USA)

1 – Space Stories, février 1953.

Traduction: *L'Homme qui savait* (Au-delà du Ciel n°2, 1-15 avril 1958)

3 / ROBERT ABERNATHY : AXOLOTL (USA)

1 – The Magazine of Fantasy & Science Fiction, janvier 1954.

2 – Anthologie *The Best Science Fiction Stories and Novels 1955*, Fell, New York, 1955 (sous le titre *Deep Space*).

3 – Anthologie *Tales from Tomorrow*, Crest Books, 1956, 1963, 1967 (sous le titre *Deep Space*).

Traduction: *L'Axolotl* (Fiction n°13, décembre 1954; anthologie *Histoires de Cosmonautes*, Librairie Générale Française, Paris, Le Livre de Poche n°3765, La Grande Anthologie de la Science Fiction, 1974, 1984; recueil *Robert Abernathy L'Intégrale*, Éd. Francis Valéry, Bordeaux, Le Grand Vingtième, 2004).

4 / E.C. ELIOTT : KEMLO AND THE CRAZY PLANET (Grande-Bretagne)

1 – Nelson & Sons, Londres, 1954.

Titres suivants de la série (même éditeur): *Kemlo and the Zones of Silence* (1954, 1959), *Kemlo and the Sky Horse* (1954), *Kemlo and the Martian Ghosts* (1955, 1959), *Kemlo and the Space Lanes* (1955, 1959, 1968), *Kemlo and the Craters of the Moon* (1955), *Kemlo and the Star Men* (1955, 1968), *Kemlo and the Gravity Rays* (1956), *Kemlo and the End of Time* (1957), *Kemlo and the Purple Dawn* (1957), *Kemlo and the Zombie Men* (1958), *Kemlo and the Space Men* (1959), *Kemlo and the Satellite Builders* (1960), *Kemlo and the Space Invaders* (1960), *Kemlo and the Masters of Space* (1963).

5 / ALEXIS ALEXANDROV : LA GALAXIE ROUGE (France)

1 – Satellite n°3, mars 1958.

6 / EX-AGENT SR27 : LE TEMPS DES POUSSINS (France)

1 – Éd. de l'Arabesque, Paris, Espions de Demain n°148, 1960.

7 / A.E. VAN VOGT : THE SILKIE (Canada/USA)

1 – Worlds of IF, juillet 1964.

2 – Partie du roman *The Silkie*, Ace Books n°76500, New York, 1969.

Traduction: *Le Silkie* (Galaxie deuxième série n°10, juillet 1964); partie du roman *Le Silkie* (Éd. J'ai Lu, Paris, Science Fiction n°855, 1978).

8 / A.E. VAN VOGT : SILKIES IN SPACE (Canada/USA)

1 – Worlds of IF, mai 1966.

2 – Partie du roman *The Silkie*, Ace Books n°76500, New York, 1969.

Traduction: *Silkies dans l'Espace* (Galaxie deuxième série n°76, septembre 1970); partie du roman *Le Silkie* (Éd. J'ai Lu, Paris, Science Fiction n°855, 1978).

9 / DOMINGO SANTOS : LA CANCIÓN DEL INFINITO (Espagne)

1 – Anthologie *1.a Antología Española de Ciencia Ficción*, Edhasa, Barcelone, Selección de Nebulae n°17, 1967.

10 / A.E. VAN VOGT : ENEMY OF THE SILKIES (Canada/USA)

1 – Worlds of IF, octobre 1967.

2 – Partie du roman *The Silkie*, Ace Books n°76500, New York, 1969.

Traduction: partie du roman *Le Silkie* (Éd. J'ai Lu, Paris, Science Fiction n°855, 1978).

11 / HERBERT W. FRANKE : AM RANDE DES NEBELSTROMS (Autriche)

1 – Anthologie *Die andere Seite der Zukunft Moderne Science-Fiction Erzählungen*, Schaffstein, Dortmund, 1980.

2 – Recueil *Paradies 3000*, Suhrkamp Verlag, Francfort sur le Main, Suhrkamp Taschenbuch n°664, Phantastische Bibliothek, 1981.

Traduction: *Au Bord du Fleuve de Brume* (Antarès n°33, premier trimestre 1989).

12 / MICHEL MARTIN : VINGT SOMMES (Canada/Québec)

1 – Imagine... n°11, hiver 1981.

2 – Anthologie *Les Années-Lumière*, VLB Éditeur, Montréal, 1983 (version amplifiée).

13 / JORGE LUIZ CALIFE : PADRÕES DE CONTATO (Brésil)

1 – Editora Nova Fronteira, Rio de Janeiro, 1985.

2 – Recueil *Padrões do Contato*, Devir Livraria, São Paulo, 2009.

14 / LINDA NAGATA : IN THE TIDE (USA)

1 – Analog, septembre 1989.

2 – Recueil *Goddesses & Other Stories*, Mythic Island Press, 2011.

3 – *In the Tide* (seul), idem, 2011 (édition numérique).

Traduction: *Les Marées de Saturne* (Galaxies deuxième série n°2, automne 2008).

15 / LAURENT GENEFORT : LES PEAUX-ÉPAISSES (France)

1 – Éd. Fleuve Noir, Paris, Anticipation n°1884, 1992.

2 – Éd. Mnémos, Saint-Laurent d'Oingt, 1998 (version révisée et augmentée).

3 – Éd. Critic, Rennes, 2012 (idem).

16 / LINDA NAGATA : THE BOHR MAKER (USA)

1 – Bantam, New York, 1995.

2 – Science Fiction Book Club, Doubleday, Garden City, 1995.

3 – Mythic Island Press, 2010 (édition numérique).

4 – Idem, 2011 (édition sur papier).

*L'auteur prie ses lecteurs de lui signaler toute omission ou erreur dans son texte à l'adresse suivante: erelis\_gon@yahoo.fr.*

### **Citations dans le texte (à ne pas inclure)**

« Our astronomers have always speculated as to the possibility of other worlds being inhabited. As a rule they base their assumption upon the facts that life as we know it cannot exist when the temperature falls below a certain degree or rises above a certain point. Having nothing to base their theories on, except what we know of terrestrial animal life, they cannot conceive that, after all, life may be possible at a temperature of absolute zero or even at a temperature above that of boiling water. Naturally, beings that could exist under such conditions would not be constituted in the same way as we are; but that does not preclude the possibility that there are in existence such beings right at this very minute... »

« ... The goal isn't what we thought it was, not the conquest of space as a road to the planets. The goal is the conquest of space itself. Space isn't empty or barren, it's flooded with energy, with the dust of old suns and the raw stuff of new matter. The planets are cold, dark, dying islands in a seething ocean that can be rich with life. Space is waiting! »

« I've grown up, darling, as you will if you follow me. For a long time the biologists have been telling us that man is a foetal throwback, a sort of embryo that grows old without ever truly maturing. Now I've found out why: the conditions of maturity, the destiny that we are created for, don't exist on Earth... »

« But as I am now, I might be smothered down there under. Earth's thick atmosphere; or human beings, seeing me, might tear me to pieces as something not human. Even you might recoil from me.

... Don't worry about how we'll find one another – When you come, when you grow up, too, you'll understand. We'll meet somewhere beyond the Moon, and all the stars of space will be around us. Our children will have suns for playthings – »

« A jovem era uma estátua platinada flutuando no espaço. Seu corpo esbelto e trigueiro, com as pernas longas de uma bailarina, os seios pequenos e cônicos, os cabelos longos e o rosto de traços delicados com olhos destituídos de íris, tudo parecendo fundido em metal extremamente plástico, um trabalho de artista que conseguira introduzir a centelha da vida em sua criação.

Todavia Nádia era uma moça de carne e osso por baixo da sua pele simbiote, uma camada de fungo sintético que lhe permitia flutuar no espaço, protegendo-a dos extremos de temperatura, do vácuo e da radiação, e ainda fornecendo-lhe alimento. »

« ... A pele da garota metálica não tinha poros e não havia igualmente sinal dos órgãos genitais. O pubis era um triângulo metálico sem pêlos ou qualquer abertura visível... »

« ... Minha filha, por exemplo, é bastante humana e no entanto ela é o protótipo dessa nova raça. Nádia pode viver dias no vácuo e seus descendentes farão do espaço a sua

morada. Terão um sistema biológico em circuito fechado como Nádia tem e poderão nutrir-se da luz do Sol através das células fotosintéticas de seus simbioses. Com velas solares projetando-se de seus braços e pernas eles saltarão de estrela em estrela, levados pela pressão da radiação, reproduzindo-se no vácuo e fazendo do Universo seu novo lar. »

« ... Uma criatura prateada e iridescente, descendentes de mulheres que, séculos atrás, haviam trocado a condição humana pela liberdade introspectiva dos vazios estelares. Os olhos de Tili, sem íris, pareciam cobertos de mercúrio líquido. Olhos capazes de fixar um sol gigante sem serem afetados. As velas solares, dobradas, agora pareciam véus, ou asas de uma graciosa libélula, enrolando-se em camadas sobre braços e pernas. Os semelhantes de Tili levavam uma vida estranha, muito estranha, flutuando ao sabor dos ventos estelares como filhos do abismo, crianças do infinito. »

« ... I felt nothing but admiration for her designers. Certainly, they'd been esthetes. Their care could be seen in every aspect of Indigo., from her tiny, decorous breasts, the erect nipples visible beneath a teasing layer of armored skin;

to her spidery hands, graced with fingers so long, they ought to have tangled but somehow never did;

to her feet: twice as long as nature intended, with opposable toes that could purchase a solid grip on any handhold. Yet, never awkward. Their length gave her a long, rolling gait that only exaggerated her femininity.

As to her sexual abilities, I had only Dahlia's account that she remained human, though sterile. A subsidiary organ (scarcely visible because it too was finished in armored skin) protected her vulnerable parts from vacuum while modestly concealing the evidence of her private nature from my eyes... »

« ... The respiratory organ's supple tissue fused with the papillae in his nose and mouth and sealed across his ears. A burst of mildly euphoric chemicals accompanied the closure, easing him past the gag reflex that Fox has not quite engineered out. A moment later, a flood of sweet oxygen flowed from the accessory organ into his respiratory tract. He breathed it gratefully. The oxygen was harvested from waste carbon dioxide in his blood and breath, in a process fuelled by his own metabolism. In theory, the system could operate indefinitely, allowing him to live for weeks in the void, without respite... »